

AMINOLLAH HOSSEIN

L'article que vous allez lire est une association d'idées suite à un entretien avec l'écrivain, poète et réalisateur des émissions de la radio télévision iranienne en Californie, Ali Reza Meybodi. Le pouvoir de cet homme est de vous guider vers ce que vous saviez, alors que vous même en étiez ignorant.

Ceci n'est pas la biographie d'Aminollah Hossein, mais quelques souvenirs d'un homme qui était amoureux de l'Iran avant même de l'avoir vu et dont l'amour après avoir rencontré la bien-aimée, loin de s'être atténué, s'est enflammé. Jusqu'au bout, son cœur battait pour ce pays et sa culture millénaire.

Le 25 mars 2012 nous avons célébré à Nice la fête de Now Rouz. C'est une immense fierté pour moi, qu'à cette occasion, Saraban (le caravanier) ait été chanté par l'une des plus belles voix de l'opéra français, la mezzo soprano, Annie Vavrille. Il s'agit d'un poème de Saadi mis en musique par Aminollah Hossein.

J'étais jeune écolier à Ispahan lorsque mon frère aîné, Ralph, déposa sur le gramophone un disque en disant : « c'est une œuvre de Aminollah Hossein, chantée par Farah Panahi ». En quelques minutes nous étions tous subjugués par cette musique et cette voix qui résonnaient dans notre maison de la rue Djahanara.

Je commençais mes études de médecine à Marseille, et avec des amis mélomanes, nous célébrions Now Rouz à la faculté de Médecine. Le Docteur Georges Triaire, le père de mon ami Alain, célèbre stomatologue à Marseille, avait fermé son cabinet pendant une semaine afin de réaliser une fresque de 7 mètres sur 2 qui servait de décor à notre spectacle. La soirée débutait sur une musique d'Aminollah Hossein « Les miniatures persanes ». Ce disque enregistré par l'Orchestre Symphonique des Champs Elysées faisait partie des objets précieux que j'avais ramenés avec moi en quittant l'Iran. Il n'est pas exagéré de vous dire que cette salle avec ses 700 personnes était le témoin d'une manifestation prestigieuse qui inaugura d'autres manifestations tout aussi prestigieuses, les années suivantes.

En ce temps là, Parviz Adle était attaché culturel à l'ambassade d'Iran à Paris. Informé de cet événement, il me fit savoir qu'il était prêt à mettre à notre disposition objets et documents pour les offrir à nos invités lors de nos prochaines manifestations.

C'était un jour du mois de juin, comme prévu je me suis rendu à l'ambassade d'Iran à Paris, 4 avenue d'Iéna. Je suis entré dans le bureau de Parviz Adle. Face à lui j'ai vu un homme de grande corpulence avec des cheveux blancs : « Je vous présente Monsieur Salimpour, dit Parviz Adle, il habite à Marseille et avec ses amis, ils y organisent des programmes artistiques intéressants. » Puis, s'adressant à moi, il me dit : « Je vous présente Monsieur Aminollah Hossein ». Ce nom eut un effet du tonnerre dans ma tête. J'étais sidéré. Je lui demandai : « Aminollah Hossein, le compositeur ? – Oui, exactement, c'est lui-même.

A ce moment là, Aminollah Hossein, avec son sourire si particulier, se tourna sur sa chaise. Il avança sa main et serra la mienne : « Imaginer que je puisse rencontrer un jour le compositeur de *Miniatures Persanes*, lui dis-je, me paraissait un rêve irréalisable ». Notre amitié

commença dès cet instant et dura jusqu'au mois avant son décès. Je l'ai appris à mon retour des USA, non sans une certaine culpabilité sachant qu'il m'avait réclamé pendant son hospitalisation.

Sa famille était originaire de Sabzévar. Elle avait immigré au Tadjekistan et Samarkand où était né Aminollah. Comme c'est étrange ! Comment un homme qui n'avait jamais mis les pieds en Iran, pouvait-il se sentir si amoureux de ce pays et connaître les poèmes de Hafez et de Saadi ? Comment pouvait-il être à ce point subjugué par Ferdowssi ? Je n'oublierai jamais le jour où je lui faisais entendre un disque de Shahedi qui chantait dans le « segah ». J'étais étonné de voir à quel point il était sensible à la musique et aux modulations de la voix de ce chanteur. Il voulait rendre universelle la musique iranienne. Il aurait souhaité être libéré des soucis matériels pour pouvoir mettre sur la portée musicale les œuvres qu'il avait dans sa tête, tel un amoureux fou.

Quand il venait chez nous à Nice, ma jeune épouse qui ne connaissait pas encore la cuisine iranienne, lui préparait un « polo ghome sabzi » et lui, avec son humour habituel lui disait : « Madame Ruth, ce n'est pas un ghome sabzi que vous avez préparé, vous avez mélangé différentes herbes. C'est plutôt une symphonie de sabzi ! »

En ce temps là, il pouvait rester des heures dans notre jardin et raconter à mon fils, Laurent Darius, des histoires extraites du Chahnâmeh (le Livre des Rois de Ferdowssi). Il racontait l'histoire de Rostam et Sohrab, bouleversant pas seulement notre fils, mais nous-mêmes qui étions émus, tant il la racontait avec enthousiasme. Son rêve était de composer une œuvre à partir de cette épopée. Il m'arrivait de brancher le magnétophone pendant qu'il parlait pour rendre immortelle sa voix chaude et grave.

Lui et sa femme adoraient les chats. Lorsque je me suis rendu chez eux pour la première fois, j'ai été impressionné par le nombre de chats qui courraient dans tous les sens. Il y en avait 18. Chacun avait son nom et répondait à son appel. Aminollah adorait mes enfants et il avait une tendresse particulière pour Symine dont il se rappelait qu'à la question de sa mère : « Pourquoi tu es si jolie ? Elle avait répondu : « Parce que tu m'aimes maman ». Ainsi, il avait décidé d'appeler sa plus jeune et gracieuse chatte du nom de Symine.

Le voyage d'Aminollah Hossein en Iran mériterait à lui seul un article.

« Il était 6 heures du matin, dit-il, lorsque le téléphone sonna. Je sursautai et décrochai le combiné. Une voix me dit : « Ici, c'est la cour impériale ». Je pensai à un canular et raccrochai aussitôt. Immédiatement après, le téléphone se remit à sonner. Une voix aimable insista : « Ne raccrochez pas Monsieur Hossein, ce n'est pas une plaisanterie, c'est le bureau de sa majesté, la reine Farah ». Ce fut le début d'échanges qui, sous la direction et la bienveillance de Parviz Khansari, de l'ambassadeur plénipotentiaire en Europe et de son épouse, Nassrine, aboutirent au voyage historique d'Aminollah Hossein en Iran.

Il racontait avec tendresse et fierté ses rencontres avec de jeunes iraniens, artistes, intellectuels et officiels de la Cour impériale. Il se plaisait à me dire : « Tu te souviens quand je te disais que si je devais aller en Iran ce ne serait pas seulement pour y goûter sa bonne cuisine ? J'ai pu enfin me rendre en Iran, comme je le désirai avec mon œuvre et j'en reviens avec des idées et des mélodies plein la tête. Puis, à nouveau, il parlait de Nezami ou de Ferdowssi dont il considérait le chahnameh comme la bible des iraniens.

La vie amoureuse d'Aminollah Hossein, à l'instar de lui-même, n'était pas sans charme. Ses parents l'avaient envoyé En Europe pour faire des études de médecine. Mais lui, voulait être musicien. Ayant été déçu par la décision de son fils, le père ne lui envoyait plus d'argent. Il avait rencontré une famille iranienne, qui aurait souhaité le marier à leur fille. Cela lui aurait certainement évité les difficultés financières auxquelles il devait faire face. Lui, avait été séduit par une jeune fille russe, juive, qui faisait ses études en Allemagne. Epris l'un de l'autre, ils avaient décidé de vivre ensemble au grand dam des parents de chacun et en particulier du père de la future épouse, qui n'acceptait pas pour gendre un non juif.

« Regarde, me disait-il, l'ironie du sort ! Quand mon beau-père est mort, c'est moi le musulman qui ai dû réciter le kaddish pour lui ! Sur le même registre il me racontait l'anecdote de son voyage en 1945 en Palestine. Il avait été invité à Jérusalem pour un concert, mais lors du dîner du vendredi soir on lui fit comprendre qu'il ne devait pas fumer à la maison. Il dut donc sortir dans la rue pour fumer une cigarette. C'est alors qu'un policier l'interpelle et lui reproche de fumer un vendredi soir dans la rue : « que puis-je faire ? On m'a mis à la porte, justement par ce que je ne devais pas fumer à la maison ! »

Je connus son fils, Robert, dans des circonstances tragiques à Nice. Il venait de perdre sa fiancée dans un accident de voiture. Elle n'avait pas pu ouvrir sa ceinture de sécurité, Robert avait eu la vie sauve et était hospitalisé à la Clinique Saint Georges. Parlant de son père qu'il appelait Amine, il me disait : « L'Iran ne me doit rien, bien que je m'appelle Fereydoun. La France m'a tout donné. Mais l'Iran a une dette envers mon père dont le cœur ne bat que pour lui.

Lors de son voyage en Iran, Aminollah Hossein reçut de nombreuses commandes par le Ministère de la Culture et la cour impériale. Hélas, la révolution islamique et les événements survenus ne permirent pas leur réalisation.

Aminollah Hossein mourut dans le chagrin sans avoir pu mettre sur les feuilles de papier les milliers de notes qui prenaient forme dans sa tête. Il emporta avec lui, dans sa tombe l'oratorio de Rostam et Sohrab qu'il rêvait de créer.

La vie a ses mystères impénétrables.

L'un des petits fils d'Aminollah Hossein est devenu Rabbín, chercheur religieux dans le domaine du judaïsme.

Alain SALIMPOUR

Avril 2012